

comme l'année dernière, c'est vous qui êtes l'organisateur de la fête.

Le jeune homme devint très rouge.

—Je fais partie de la commission de la fête, répondit-il très ému, nous sommes trois et toute la charge est pour moi.

—Vos camarades ont pleine confiance en vous et ils ont raison.

—Paule, reprit le jeune homme d'une voix hésitante, je voudrais vous demander...

—Dites Etienne.

—Si vous venez au bal, mais vous y viendrez, vous ne pouvez faire autrement, je vous demande de m'accorder la faveur d'une danse.

—Je ne promets rien d'avance, répondit-elle d'un ton peut-être un peu trop sec; d'ailleurs, il n'est pas encore certain que j'aie au bal et je ne sais pas si je danserai.

Etienne sentit toute la dureté de cette réponse; mais il eut assez de force pour dissimuler la peine qu'il en éprouvait.

Il prit congé de la jeune fille et du vieillard.

Juste au moment où il sortait de la maison, le comte de Verdraine sautait lestement à terre.

Les deux jeunes gens se rencontraient pour la première fois; mais en voyant ce grand garçon fort, robuste, bien découpé, à la figure sympathique, au regard franc, loyal, le comte devina que c'était Etienne Denizot. Celui-ci n'eut pas de peine à comprendre qu'il se trouvait en présence de ce comte de Verdraine dont tout le monde parlait dans le village et que, déjà, on lui donnait pour rival.

Les deux hommes s'étaient toisés; Maxime n'avait pu se défendre d'un mouvement de curiosité et Etienne avait tres-sailli et pâli.

Le paysan salua le premier et le comte lui rendit son salut, ayant le bon goût de ne pas se montrer dédaigneux.

Pas un mot ne fut prononcé, d'ailleurs ils n'avaient rien à se dire.

Etienne s'éloigna et le comte entra dans la maison où il fut reçu avec empressement par le père Rouget et la belle Paule devenue toute rouge de plaisir.

Après les compliments d'usage échangés, on s'assit.

—Eh bien, monsieur le comte, dit l'ancien sergent pour entamer la conversation, comment trouvez-vous notre pays?

—Mais fort bien, cher monsieur; Saint-Amand et ses environs sont particulièrement admirables.

—Nous possédons plusieurs endroits très pittoresques, dit Paule, lesquels, assurent les peintres, méritent d'être visités.

—Je suis assez amateur de beaux sites, mademoiselle, et je vous promets de faire quelques excursions dans la contrée.

—Ma foi, monsieur le comte, vous ferez bien, dit Rouget, et je vous indiquerai deux ou trois points de vue dont vous serez enchanté.

—En m'accompagnant, cher monsieur, vous mettez le comble à votre obligeance.

—Oh! un vieux comme moi n'offre pas une compagnie bien agréable.

—Oh! monsieur Rouget, que dites-vous!

—M. le comte a raison de te gronder, grand-père.

—Mais M. le comte sait bien que je me mets entièrement à sa disposition.

—Merci, cher monsieur, nous prendrons donc un jour de la semaine prochaine.

—Eh bien, oui, c'est cela, après la fête.

—Monsieur le comte, dit Paule, ne sait peut-être pas que dimanche prochain et le lendemain lundi nous célébrons notre fête paroissiale, qui est la Nativité de la Vierge?

—Mais oui, on a parlé de cette fête devant moi, qui est la plus belle du canton, paraît-il, et attire à Saint-Amand toute la jeunesse des villages voisins.

—La jeunesse se réunit et s'amuse pour se préparer aux danses, dit Pierre Rouget.

—Et la jeunesse a parfaitement raison, répondit le comte.

Cependant, et bien qu'il n'en eût point l'air, le jeune hom-

me était préoccupé et encore sous l'impression désagréable qu'il avait éprouvée en voyant Etienne Denizot sortir de la maison. Tout en se disant qu'il ne pouvait avoir à redouter la rivalité du jeune paysan, ce qu'il ressentait n'était pas exempt d'un sentiment de jalousie.

—Si j'en juge d'après ce que j'en ai pu voir, reprit-il, il y a à Saint-Amand-les-Vignes une belle jeunesse.

—Ça, c'est vrai, approuva l'ancien sous-officier.

—Je n'avais vu que mademoiselle, continua le comte en saluant la jeune fille, et certes j'avais pu constater que, du côté des jeunes filles, votre village n'avait rien à envier aux pays les plus renommés pour la beauté des femmes.

Paule était au septième ciel.

—Mais, poursuivit Maxime, j'ai vu tout à l'heure un jeune homme qui m'a prouvé que les beaux garçons ne devaient pas être rares non plus à Saint-Amand.

—Monsieur le comte veut sans doute parler d'Etienne Denizot, qui est venu me parler d'une affaire qui regarde la commune et qui nous quittait comme vous arriviez, monsieur le comte.

—En effet, c'est de ce jeune homme que je parlais.

Ah! c'est là M. Etienne Denizot?

—Est-ce que l'on vous avait parlé de lui?

—Oui, beaucoup.

—Ah!

—La jeune fille avait pâli.

—M. de Vaureux, continua le comte, s'intéresse fort à M. Etienne Denizot et m'en a fait un éloge chaleureux.

Si maître de lui qu'il fût, Maxime avait prononcé ces paroles avec une certaine émotion qui n'échappa point à Paule.

—Etienne, répliqua-telle d'un ton très sérieux, est en effet un brave et loyal garçon; il est bon fils, il sera un bon mari.

—Son éloge fait par vous, mademoiselle, ne peut laisser aucun doute sur ses mérites, dit le comte piqué et inquiet.

—Dans l'incendie dont nous avons été victimes, c'est Etienne qui, au péril de ses jours, a sauvé du milieu des flammes ma marraine, la sœur de mon grand-père.

—Oui, le brave garçon, dit le vieillard avec émotion.

—Aussi, monsieur le comte, reprit Paule, très émue elle aussi, j'ai pour Etienne une reconnaissance sans bornes et une profonde estime.

—Il a l'estime de tout le monde et notre reconnaissance pour la vie, ajouta Pierre Rouget.

—La reconnaissance est un devoir, dit M. de Verdraine, c'est une dette contractée par le cœur.

Après un silence, il reprit:

—M. de Vaureux, en me parlant de M. Etienne Denizot, ne m'a point laissé ignorer qu'il était question de son mariage avec Mlle Paule Pérard, la demande en mariage aurait même été faite.

La jeune fille était redevenue très rouge.

—C'est exact, répondit Pierre Rouget, et si la chose n'eût dépendu que de ma sœur, notre chère défunte, Paule serait mariée maintenant.

—Seulement, monsieur le comte, dit Mme Pérard qui venait d'entrer dans la salle et avait entendu, on ne marie pas une jeune fille sans la consulter; malgré nos obligations envers Etienne et la bonne et franche amitié que Paule a pour lui, nous avons dû repousser la demande qui nous a été faite, notre fille nous ayant déclaré que ce mariage ne lui convenait point, attendu qu'elle n'aimait point M. Etienne Denizot comme elle voulait aimer celui qu'elle prendrait pour mari, c'est-à-dire d'amour.

Le comte interrogea du regard la jeune fille, qui baissa les yeux et murmura:

—Je n'aime pas d'amour Etienne Denizot.

Maxime eut dans le regard un rayonnement que Paule saisit au passage.

—Oh! maintenant, j'en suis sûre, pensa-t-elle, il m'aime!

La conversation changea de sujet.

Le jeune homme raconta avec beaucoup de verve la chasse